ESSAI

N° 58.

SUR

LE CHARLATANISME EN MÉDECINE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 27 mars 1832, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine;*

PAR JOSEPH-LAZARE GUERIN, de Chênedouit,

Département de l'Orne;

Bachelier ès-lettres et ès-sciences.

Quantæ putatis esse vos dementiæ
Qui capita vestra non dubitatis credere
Cui calceandos nemo commisit pedes?
PHÆD. *Fab.*, lib. 1, *ex Sutore medicus.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1832.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD, *Examinateur.*
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN, *Examinateur.*
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX, *Suppléant.*
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / JULES CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL, *Examinateur.* / ANDRAL, *Président.*
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX. / FOUQUIER. / BOUILLAUD. / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. / DUBOIS. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Gerdy.
Bayle.	Gibert.
Blandin.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon, *Examinateur.*
Bronchiart.	Piorry.
Cottereau.	Rochoux, *Examinateur.*
Dance, *Suppléant.*	Sandras.
Devergie.	Trousseau.
Dubled.	Velpeau.
Dubois.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs qu'elle nentend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENS.

Témoignage de respect, d'estime et d'amitié.

J.-L. GUERIN.

ESSAI

SUR

LE CHARLATANISME EN MÉDECINE.

Frappé des fâcheux effets que produit chaque jour le charlatanisme, j'ai pensé qu'un homme appelé à soulager l'humanité, à la délivrer des maux qui l'accablent, devait être le premier à se récrier contre une source aussi féconde en malheurs. Je n'ignore pas que le choix d'un tel sujet, tout louable qu'il est en lui-même, doit soulever contre moi une foule de détracteurs et d'ennemis; mais ces considérations sont trop faibles à mes yeux pour m'empêcher de remplir un devoir que m'impose l'amour du genre humain; et je me croirai dignement récompensé si mes efforts, en éclairant les hommes, peuvent contribuer à les garantir d'un fléau aussi destructeur.

De tous temps, la société a été dupe de la supercherie des charlatans; les lettres, les arts, les sciences, la religion en ont été infectés; partout ils ont affligé le monde: mais c'est surtout en médecine que leurs impostures ont été le plus funestes à l'humanité. Depuis un demi-siècle, il y en a moins peut-être, grâce aux progrès des lumières et de la civilisation; mais il en existe encore aujourd'hui un assez bon nombre. Les hommes philanthropes devraient donc gémir de la puis-

sance de l'ignorant charlatanisme, revêtant toutes les formes et toutes les couleurs, pour éluder la rigueur des lois et exploiter ainsi la crédulité publique, cette sphère si fertile; nuisant à la fois aux lumières, à l'avancement des sciences, outrageant la morale, et trafiquant sans honte de la santé et de la vie de l'espèce humaine. On dirait, à les voir jouer leurs rôles, qu'ils ont mis autant de soin à étudier le côté faible des hommes, que les véritables médecins à étudier la nature des maladies et des remèdes.

Tout homme qui profite de l'ignorance et de la crédulité des autres pour les tromper à son profit est, à mes yeux, un charlatan. En médecine, le charlatan sera celui qui, sans titre ou muni d'un titre, se donne pour plus savant ou plus habile qu'il n'est, et abuse ainsi de la confiance publique.

Parmi les charlatans les plus dangereux sont, sans contredit, ceux qui n'ont point de titres, et qui, par le nombre de dupes et de victimes qu'ils font chaque jour, sont, aux yeux de l'homme sage et éclairé, la honte et l'opprobre de la société.

Ceux qui, munis d'un titre, ne craignent point de se ravaler à un tel point en usant de semblables moyens, ne font, en général, que des dupes; mais comme leur conduite n'est le plus souvent que le partage du demi-savoir et de l'ignorance, combien aussi ne peuvent-ils pas devenir funestes!

J'aborderai mon sujet pour les charlatans titrés.

Le vrai savant recherche toujours le jugement du petit nombre d'hommes instruits qui, livrés à des travaux du même genre, y ont fait preuve de génie ou de talens : on voit qu'il a besoin de juges et non pas d'admirateurs. Le charlatan, au contraire, recherche les dehors qui frappent le peuple et empêchent l'examen; loin de s'adresser à des juges éclairés, il les récuse et les taxe d'une sévérité exagérée, souvent même d'envie et d'injustice; c'est à la multitude qu'il en appelle; s'il habite une ville, les feuilles publiques sont le théâtre éphémère ou il s'efforce d'établir sa renommée; s'il habite la campagne, c'est au moyen du panégyrique brillant que font de lui quelques

commères intrigantes et quelques *compères* rusés, qui le plus souvent ont intérêt à ce que leur protégé acquière une réputation qu'il ne mérite nullement, et une confiance aveugle de la part des infortunés que lui a valus cette tourbe de prôneurs. Si par hasard des personnes étrangères à l'art de guérir, épouvantées par le nombre des victimes qui succombent chaque jour, sans pouvoir assouvir son atroce cupidité, veulent le forcer d'en venir à une discussion sévère et approfondie, elles ne pourront jamais y réussir, car cet imposteur sait bien qu'une telle discussion le perdrait.

Quiconque s'est appliqué à l'étude de l'histoire de la médecine a dû observer la différence qu'il y a entre les connaissances d'un vrai médecin et celles du charlatan : en effet, pourvu que l'on soit de bonne foi, il sera facile de se convaincre qu'au milieu des révolutions qu'ont subies les théories physiologiques médicales, et des changemens qu'elles ont entraînés dans la pratique du plus grand nombre des médecins, toujours désireux de s'instruire pour mettre à profit les nouvelles découvertes, et se tenir au niveau des connaissances de leur siècle, les charlatans seuls en sont restés où en étaient leurs devanciers ; ils s'imaginent sans doute qu'il n'est point donné au génie des modernes de faire avancer la science, et de reléguer dans l'oubli ce qu'une saine et longue expérience aurait démontré être en pleine contradiction avec les doctrines qui sont admises aujourd'hui. Cependant combien de praticiens, au milieu de ces révolutions, sont restés stationnaires! Il faut l'avouer, peut-être serait-ce une chose inconsidérée et même imprudente de la part d'un médecin, d'adopter une manière de voir et des idées différentes de celles qui l'avaient guidé jusqu'à ce jour dans sa pratique, sans un examen sérieux et approfondi. Mais si, d'un côté, le trop de précipitation à admettre des innovations en médecine est contraire à la prudence, combien aussi n'est-il pas absurde de ne vouloir jamais sortir de l'ornière tracée par une pratique surannée, et de rejeter sans examen des principes sanctionnés par les noms de praticiens dont les succès leur assurent l'estime et la reconnaissance de leurs contemporains et de la postérité! Mar-

chons donc sur les traces de ces hommes distingués, si nous voulons ne pas avoir à nous reprocher un jour d'avoir négligé des connaissances qui souvent auraient pu servir à conduire les malades à une guérison plus prompte, ou du moins à prolonger leur carrière. Rien n'est plus commun, de nos jours, que ces médecins rétrogrades, qui pensent qu'autrefois ils ont appris tout ce qui peut s'apprendre, et qu'on n'a pu rien découvrir depuis qu'ils ont quitté les bancs de l'école. Leur parlez-vous d'un procédé opératoire nouveau ou d'une nouvelle méthode de traitement pour quelques maladies, les uns vous écoutent avec une espèce de surprise qui annonce combien ils sont au-dessous des connaissances actuelles; mais bientôt ils blâment ces nouvelles découvertes, en disant que nos pères en savaient autant que nous. Les autres, qui lisent un peu, ont pris une connaissance superficielle de ces découvertes; mais on dirait qu'ils ne l'ont fait que pour avoir des raisons de s'en moquer et de les rejeter. Les médecins de votre temps, disent-ils, reproduisent sous un nouveau point de vue, et avec le jargon de la philosophie moderne, des doctrines dont ils veulent s'emparer comme si elles leur appartenaient; mais elles ne sont, à leur avis, que le fruit des veilles d'écrivains anciens, dont les noms auraient dû être consignés dans les annales de la science. A leurs yeux, les modernes ne sont que des innovateurs, dont les systèmes doivent bientôt rentrer dans l'oubli. Écrire pour de tels hommes est sans doute une détermination hardie, et peut-être conforme à ce que conseillent la prudence et les lois d'une saine pratique; dans tous les cas, on doit savoir gré au praticien qui expose ce qu'il a de plus précieux, sa réputation, pour agrandir le domaine de l'art. Bien que certains moyens de guérison proposés ne donnent pas les résultats que pensaient en obtenir les auteurs, on ne doit pas en conclure pour cela qu'on doive blâmer et rejeter tous les systèmes nouveaux. C'est par des raisons solides, par des considérations anatomiques et physiologiques, et non par des déclamations sans preuves, qu'il faut combattre de telles inventions; autrement ils encourent la juste réprobation de l'homme sensé, en se déchaînant contre des découvertes que la rai-

son approuve et que l'expérience a souvent justifiées. En vain repèteront-ils que ces découvertes, faites dans un but louable, peut-être, ne sont point le fruit d'une profonde méditation comme tout doit l'être en médecine, et ne peuvent qu'être fausses et nuisibles, puisque souvent elles se contredisent. Ce qu'ils avancent est vrai, je l'avoue, pour quelques-unes; le génie des observateurs peut les entraîner dans des excès : l'esprit humain ne flotte que trop souvent d'une erreur à l'autre; la balance de la vérité reste long-temps agitée, pareille au flux et au reflux des mers. Mais à la fin, après un certain nombre d'oscillations, tout se calme; chaque chose prend la place qui lui convient, et les idées des grands maîtres s'unissent, se confondent et s'identifient.

Rien ne se ressemble dans la nature, pas plus les constitutions des hommes que leurs esprits ou leurs visages, que les arbres, les feuilles ou les fleurs. Cette différence dans les constitutions existe aussi dans les maladies, et même elle en est une conséquence. Cependant il n'est point rare de voir des médecins qui traitent tous leurs malades avec les mêmes agens thérapeutiques, et avec des doses égales, persuadés que s'il y avait quelque chose de changé dans leur recette accoutumée, la guérison serait impossible. A ce signe, on peut discerner l'ignorant du savant, le charlatan du vrai médecin; car il n'appartient qu'au médecin judicieux et expérimenté de bien diagnostiquer une maladie, et d'en porter le prognostic; à lui seul encore appartient le talent de bien doser les médicamens. Jamais un vrai médecin ne perdra de vue que, dans tous les cas, il doit prendre en considération les forces du malade, ses habitudes, sa constitution et ses idiosyncrasies, et l'état physiologique dans lequel il se trouvait avant sa chute. Mais le médecin charlatan ne s'occupe point de tout cela; il pense que c'est entrer dans des détails trop minutieux et ne point voir les choses en grand; de suite il ordonne la potion, la dose qu'il vient d'ordonner à un autre, qu'il a ordonnée la veille, qu'il ordonnera demain; il n'en connaît point d'autre pour cette maladie. Le malade meurt, il est bien loin de penser qu'il soit cause de sa mort; guérit-il, il s'en attribue la cure. Il faut bien avouer que

dans de pareils cas la nature seule opère la guérison, trop heureuse si elle n'a pas à combattre contre des influences nuisibles et meurtrières, où elle devait s'attendre à être aidée par l'art pour arriver à son but.

Les médecins qui, dans tous les cas, pour faire parade de savoir, se croient capables d'annoncer au juste le terme d'une maladie, et tous les accidens qui peuvent arriver pendant qu'elle parcourra ses diverses périodes, ne mettent pas seulement au jour leur ignorance et leur mauvaise foi, ils compromettent encore l'honneur de l'art et le salut de leur malade. En effet, s'il arrive que le hasard vienne couronner leur audace et leur forfanterie, il arrive aussi très-souvent que les prédictions de l'impéritie et de la vanité ne se réalisent point, et l'on voit s'évanouir ces promesses faites avec tant d'assurance. Mais le malade, qui s'attendait à être guéri à jour fixe, d'après cet oracle, s'afflige, en pensant que sa maladie est incurable ou sa mort prochaine. L'expérience prouve cette influence du moral sur le physique, d'où il résulte que le médecin charlatan aura perdu, par une imprudence condamnable, un des moyens les plus efficaces qui pût conduire à la guérison; car le malade, déçu dans ses espérances, refusera presque toujours de se soumettre à d'autres traitemens.

Il n'est point rare de voir des médecins qui viennent vous annoncer avec emphase et ostentation que tout est hypothétique en médecine, tandis qu'à leurs yeux la chirurgie est d'une certitude mathématique. En avançant de pareilles erreurs, leur but est d'entrer en discussion avec vous; il me semble que pour les empêcher de condamner aussi sévèrement la médecine, il suffirait de leur répondre que c'est peut-être moins la faute de la science que la leur; car il ne sied guère qu'aux esprits superficiels de prononcer d'une manière si absolue sur des questions si délicates et si importantes; il serait bon que ces raisonneurs se rappelassent quelquefois ce proverbe d'Horace : *Non datur omnibus ire Corinthum.* Sans doute il est des cas où la certitude médicale est imparfaite, où le praticien ne

s'appuie que sur des conjectures plus ou moins fortes ; mais aussi combien d'exemples ne pourrait-on point fournir où l'expérience raisonnée des savans l'a portée jusqu'à l'évidence !

Ce n'est qu'après des soins, des peines, des travaux en tous genres, et une conduite digne des éloges de la société qu'il est appelé à soulager, qu'un jeune médecin parvient à se faire connaître dans une grande ville : plongé au milieu du tourbillon des affaires, il ne peut que difficilement attirer l'attention ; là d'ailleurs une foule de concurrens lui barrent le passage et arrêtent ses progrès. Il lui faut beaucoup de temps pour pouvoir surmonter ces obstacles : aussi voit-on quelquefois des médecins, d'ailleurs d'un grand mérite, découragés par les difficultés qu'ils rencontrent, avoir recours au charlatanisme. Ils font imprimer des mémoires qui, le plus souvent, n'enrichissent en rien la science ; cependant ils ont remis en eux l'espoir d'établir leur réputation. La première édition n'est point épuisée, qu'ils s'empressent d'en publier une seconde, espérant par là arriver plus tôt à leur but, et songeant à se rappeler à la mémoire du public près de les oublier. Ce genre de charlatanisme est blâmable sans doute ; mais lorsqu'il est employé par un homme instruit, ce qui se voit quelquefois, il devient, pour ainsi dire, excusable, attendu que la société ne fait qu'y gagner ; mais malheureusement ce résultat n'a pas toujours lieu : d'autres n'ouvrent la bouche que pour parler des personnes riches et élevées en dignité qui ont réclamé leurs soins. Celui-là a fondé ses espérances sur les succès qu'il pourra obtenir au milieu des brillantes réunions de la haute société, où il est parvenu à s'introduire : aussi l'y verrez-vous sans cesse aux petits soins auprès des dames, cherchant à se faire remarquer par sa mise élégante, à charmer par ses bons mots, à plaire par ses galanteries, afin d'exciter l'admiration de tous ceux qui le voient, dans l'espoir d'acquérir bientôt leur confiance.

Il serait trop long de détailler les ruses employées par beaucoup de médecins, dont quelques-uns ont acquis une grande célébrité. L'un est invisible pour un client qui vient réclamer ses soins ; il re-

garde comme nuisible à sa réputation de se trouver chez lui, et il pense qu'il est du bon ton de se faire attendre. Celui-ci a toujours l'air très-pressé et obsédé par sa nombreuse clientelle. Celui-là est-il invité à un festin, aussitôt il prévient son domestique que tel jour et à telle heure il doit venir l'avertir qu'un cas pressant exige sa présence. Alors vous le voyez se lever précipitamment vers le moment du dessert. Il s'excuse; on le plaint, on le regrette, on est fâché de ce contre-temps : lui, de son côté, parle de ses devoirs, de l'humanité souffrante, et sort pour aller prendre son café tranquillement chez lui, avec le désir qu'on vienne l'appeler tout de bon auprès d'un malade.

De toutes les maladies, celles qu'exploitent avec le plus d'avantage les charlatans des grandes villes, ce sont les syphilis, les dartres, les scrophules et les tubercules. Comme la nature de ces maladies est inconnue dans bien des cas à ceux qui en sont atteints, il arrive qu'elles affectent surtout leur imagination. A cette cause vient encore s'en joindre une autre produite fort souvent par le désir de les tenir cachées. Ce groupe d'affections seul suffirait donc pour expliquer pourquoi le charlatanisme a toujours eu tant d'empire chez les ignorans. Mais comme tous les actes du charlatan ont besoin d'être environnés de mystère, ces maladies leur offrent une vaste carrière à exploiter. On voit des hommes sans pudeur avancer qu'ils peuvent guérir les phthisiques; tous possèdent, disent-ils, des spécifiques contre cette terrible maladie. Certes, je pense bien qu'ils en possèdent un très-énergique, celui d'envoyer plus rapidement vers leur tombeau les infortunés qui ont recours à eux. Quel homme n'a pas vu les murs placardés d'affiches pompeuses qui indiquent le domicile de ces étonnans médecins, qui annoncent leurs ouvrages, remplis, selon eux, d'idées merveilleuses, et où l'on doit apprendre des choses jusqu'à ce jour inconnues! Mais, pour la plupart du temps, ces beaux écrits ne sont qu'une rapsodie de faussetés et de contradictions. On en voit d'autres qui poussent l'impudence jusqu'à avancer qu'ils guérissent la syphilis dans tous les cas, sans l'emploi des

mercuriaux, par un traitement doux et végétal. On croirait que ces imposteurs auraient pris à tâche de tapisser les murs avec leurs affiches de toutes les formes et de toutes les couleurs. Comme il est aisé de le penser, ces marchands de prétendus spécifiques ne manquent point de dupes. Mais si les malheureux qui ont recours à ces *trafiqueurs* de remèdes en étaient encore quittes pour les sommes énormes qu'ils ont échangées contre ces drogues, qui pour la plupart du temps sont inefficaces, ils seraient trop heureux ! Il n'en est pas ainsi ; leur maladie s'aggrave, fait des progrès journaliers, souvent même rapides et effrayans ; et pour prix d'avoir suivi les conseils de ces charlatans, ils se voient privés d'organes importans, et quelquefois condamnés à vivre avec des infirmités dégoûtantes ; quelques-uns même finissent leur carrière par une mort prématurée. Mais ce n'est pas tout : combien de dissensions au sein des familles et de malheurs irréparables ont été et sont encore chaque jour les résultats de ces méthodes de traitement !

Il existe encore dans les grandes villes, et même dans des villes moins peuplées, une classe d'hommes qui exercent la médecine, sinon avec succès, du moins avec profit. Il n'est aucun d'eux qui n'ait composé un sirop pectoral dont les effets sont admirables, un spécifique merveilleux contre les vers, des pastilles étonnantes par les résultats qu'elles produisent contre la toux, des looks dont les vertus sont extraordinaires, enfin des pilules indiennes dites *rafraîchissantes* employées avec le plus grand succès contre les blennorrhagies, et dont souvent l'unique vertu est de mettre les malades en sécurité, tout en laissant s'aggraver le mal. On ne pourrait en finir, si l'on voulait détailler toutes les drogues dont les inventeurs ne se sont proposé qu'un but de spéculation en les annonçant au public. En effet, le peuple lit les affiches pompeuses avec lesquelles ces charlatans savent attirer ses regards, et résiste rarement à la séduction. Ces hommes, poussés par la soif de l'or, après avoir exercé leur trafic honteux, étalent avec éclat leur fortune insolente, et se pavanent souvent en équipage, riant aux dépens des dupes qui ont suivi leurs

conseils, et oubliant très-facilement les victimes qu'ils ont faites. Assurément, certains remèdes énergiques, qu'on a préconisés dans beaucoup de pays, ont été la cause de la mort d'un grand nombre de personnes. De nos jours, il n'est pas encore rare de voir des médecins remplis de mérite obtenir à peine de leur clientelle des honoraires suffisans pour subvenir à leurs besoins, tandis que ces adroits charlatans sont dans l'opulence. . . . . Les pharmaciens médicastres sont des gens qui ne jouissent d'aucune considération parmi les personnes instruites ; ils sont même bien loin aussi d'avoir l'estime de leurs confrères. Ce qui augmente encore le mépris que l'on doit avoir pour eux, ce sont ces transactions secrètes entre certains pharmaciens et des médecins dont la conduite sans délicatesse les rend indignes de ce nom ; tout médecin qui sent la dignité de son ministère dédaignera ces gains illicites et ces transactions avilissantes.

Il n'est point de plus noble ministère que celui du médecin ; sa profession le met au niveau des premières fonctions de la société, et lui mérite l'application de ce passage de Cicéron : *Homines ad deos nullâ re propiùs accedunt quàm salutem hominibus dando.* En effet, que de qualités le vrai médecin ne doit-il pas réunir ! Sans son humanité, sans sa prudence, sans sa discrétion, quel père oserait l'introduire au sein de sa famille et lui en dévoiler les secrets ? L'air touchant d'intérêt et d'affection avec lequel il doit aborder le malade qui a réclamé ses soins fait souvent qu'il le console avant même de s'être entretenu avec lui sur les causes de sa maladie. Il est donc démontré que si le ministère du médecin est digne de tous les éloges, il paraît aussi démontré qu'il n'est pas de métier plus vil que celui du charlatan ; son trafic est affreux, et la société devrait s'efforcer de le bannir de son sein.

Voici comme s'exprime M. de Châteaubriand en parlant des médecins :

« La classe des médecins ne saurait être trop respectée : c'est chez eux que l'on rencontre le véritable savoir et la véritable philosophie.

Dans quelque lieu que vous soyez jeté, vous n'êtes pas seul s'il s'y trouve un médecin; les médecins ont fait des prodiges d'humanité. Ce sont les seuls hommes, avec les prêtres, qui se soient jamais sacrifiés dans les pestes publiques ; cessons donc de ravaler une science admirable, qui tient aux sentimens les plus nobles et les plus généreux.

« Les temps des maladies épidémiques sont les époques où le dévouement des médecins brille du plus vif éclat : la mort qui les attend est leur brevet d'immortalité, etc. »

J'aime à croire que les charlatans qui vont élever des tréteaux au milieu des places publiques sont appréciés aujourd'hui par un grand nombre : voilà le motif qui m'a déterminé à les passer sous silence; car quiconque les a entendus vanter les propriétés de leurs remèdes, faire l'énumération des cures miraculeuses qu'ils ont opérées, avouera sans peine qu'ils ne cherchent qu'à éblouir le peuple pour avoir sa confiance et surtout son argent.

Si l'on est en droit de se récrier contre les charlatans titrés, combien n'est-on pas plus autorisé à le faire contre ceux qui n'ont point de titres! Certes, on pourrait avancer, sans crainte d'être démenti, que les guerres les plus terribles qui ont bouleversé les états, suivies des épidémies les plus meurtrières, n'ont jamais enlevé à la société autant de ses membres que ne l'a fait la troupe entière des charlatans.

Dans l'état actuel de la civilisation, les hommes tendent sans cesse à améliorer leur position sociale : l'artisan en cherchant à perfectionner les produits de son industrie, le savant en consumant ses veilles pour acquérir de nouvelles connaissances et reculer les limites de la science. C'est donc avec plaisir que l'on voit que tout marche vers un but commun : portons-nous nos regards en arrière, on est surpris, on est transporté d'admiration, en réfléchissant sur l'amélioration qui se fait sentir chaque jour parmi les membres de la société. Chacun de nous contemple avec joie la métamorphose sublime qui s'est opérée progressivement parmi les hommes, dès l'instant où il

leur a été permis de mettre au jour les idées que leur suggère leur esprit naturellement investigateur. Heureux, mille fois heureux si nous voyons à jamais enfouis dans l'oubli des temps le reste de ces préjugés absurdes qui jadis régnèrent sur le monde, et s'élevèrent comme une barrière insurmontable devant les progrès des arts et des sciences ! Il faut espérer que nous ne reverrons jamais un aussi grand nombre de ces charlatans, qui immolèrent la liberté de leurs semblables sur les autels de l'ignorance pour gouverner à leur gré et satisfaire leur ambition.

Les vrais disciples d'*Hippocrate* ne sont point restés en arrière, comme le prouvent les connaissances précieuses que la médecine a acquises et qu'elle ne cesse d'acquérir tous les jours. Si le charlatanisme trouve encore aujourd'hui quelques prosélytes parmi les infortunés que les maladies tourmentent, il faut les excuser et les plaindre. Avec le sentiment de leur existence, tous les êtres reçoivent de la nature le désir de la conserver; ainsi donc les hommes qui agissent dans l'intention de conserver leurs jours, quand même ils se tromperaient dans les moyens, méritent notre indulgence et notre pitié. Le médecin surtout doit gémir sur le sort de ces malheureux qui, en voulant diminuer leurs maux et les guérir, vont les aggraver, peut-être même se laisser conduire au tombeau, victimes de la plus odieuse supercherie.

Dans les campagnes, on est vraiment surpris des bizarreries de certaines personnes, quand il s'agit de conserver leurs jours; souvent on les voit consulter l'ignorance grossière pour les maladies les plus graves, et dont la cure exige les connaissances précises et approfondies d'un médecin distingué. Leur montre se dérange-t-elle, ils la porteront au plus vite chez un horloger pour la faire raccommoder; ont-ils un procès, ils s'empressent de consulter un jurisconsulte profond, et, non contens de plusieurs avis, ils tiennent quelquefois à en avoir de tous les avocats célèbres des villes voisines. Insensés, réfléchissez-y donc! quand il s'agit d'un objet d'agrément, d'un intérêt pécuniaire, vous vous adressez à des hommes qui s'y connaissent, et quand il y va de

votre propre vie, vous avez recours avec une confiance aveugle à d'infâmes charlatans qui se jouent de votre existence !

Les faits suivans, en dévoilant le mal qu'ils ont causé, démontreront aussi, j'espère, le mal dont ils sont capables.

On voit dans l'Encyclopédie que le marquis de Caretto, un de ces aventuriers hardis, finit par percer la foule et obtint la faveur du prince et des pensions. Il avait un spécifique qu'il vendait deux louis la goutte : le moyen qu'un remède si cher ne fût pas excellent? Cet homme entreprit M. le maréchal de Luxembourg, l'empêcha d'être saigné dans une fausse pleurésie dont il mourut. Cet accident décria le charlatan, mais le grand capitaine était mort.

Un matin, en se promenant dans une des avenues de son château, M. le c..... de D..... s'imagina qu'il pourrait se faire passer pour un habile médecin. Comme il jouissait d'un peu de considération parmi ses voisins, il ne douta pas de ses succès futurs. Alors il pensa que s'il n'était point prophète dans son pays, du moins il pouvait le devenir ailleurs. Il part donc; le voilà en campagne : son verbiage lui fait des partisans, ses promesses lui en font d'autres. Alors on voit une foule de gens intrigans s'empresser de répandre au loin les éloges de son éminent savoir. Dans fort peu de temps, notre charlatan acquit une réputation au-delà même de son attente : désirant passer pour un homme grand et généreux, il n'exigeait rien pour ses savantes consultations, mais en revanche il s'était adjoint un *compère* médicastre qui se faisait bien payer pour tous deux. Arrivait-on dans la cour de monsieur, des chevaux en bon nombre y étaient attachés de tous côtés. Les malades, après avoir monté les degrés du perron, s'en allaient faire antichambre, car monsieur ne se pressait point d'arriver, afin de laisser grossir la foule. Là, chacun racontait les succès dont il avait entendu parler, et qui n'existaient que dans les récits officieux que faisaient tour à tour les prôneurs de notre charlatan. Heureusement que les *insuccès* qui se renouvelèrent chaque jour firent perdre en fort peu de temps la réputation de notre nouvel *Hippocrate ;* sans cette cir-

constance fâcheuse, il aurait pu acquérir une fortune très-considérable.

OBSERVATIONS.

M. X....., jeune homme de vingt-huit ans, bien constitué, eut, à la suite d'un coup, une tumeur à la partie interne du genou gauche. Il alla consulter deux professeurs distingués d'une école secondaire, qui lui conseillèrent de se faire opérer le plus tôt possible, sinon qu'il encourrait de graves dangers. L'idée d'une opération inspira de la crainte à M. X.....; il alla trouver M. le comte de D....., qui, après avoir examiné cette tumeur cancéreuse, lui dit avec assurance : « Votre mal ne s'aggravera point, mon ami, je réponds de tout, vous n'avez rien à craindre; on s'est trompé : avec quelques emplâtres d'onguent qui ne se trouve que chez M. G....., vous guérirez parfaitement. » M. X..... est rassuré sur sa position par tous ces beaux raisonnemens et le ton tranchant avec lequel on lui parle; il envoie donc tous les deux jours un domestique chez le *compère* à l'emplâtre *divin*, qui prend, chaque voyage, de vingt à trente francs pour prix de ses arcanes. Cet agiotage durait depuis fort long-temps; mais malheureusement pour le commerce des poudres et de l'onguent, le mal fit des progrès rapides. M. X....., ne pouvant alors supporter les douleurs atroces qu'il endurait, malgré les encouragemens que lui rapportait son domestique, chargé d'une provision de drogues, résolut d'aller de nouveau consulter les deux médecins auxquels il s'était d'abord adressé; ceux-ci, surpris des progrès effrayans qu'avait faits le mal, annoncèrent à ce jeune homme qu'il avait été victime du plus affreux charlatanisme. Ils lui conseillèrent donc l'amputation de la cuisse. M. X....., malgré ces conseils, ne se détermina que fort long-temps après à se faire amputer. Il guérit de l'amputation; mais cinq à six mois après des tumeurs cancéreuses se manifestèrent sur différentes parties de son corps, et il succomba au milieu des douleurs les plus horribles.

Une femme, âgée de cinquante ans, consulta un médecin pour un cancer qu'elle avait à la lèvre inférieure : celui-ci lui conseilla, vu le peu de volume que formait la tumeur, et qui n'excédait guère celui d'une noisette, de la faire enlever de suite, puisqu'elle avait considérablement augmenté depuis quelques jours. Cette dame s'y refusa, et alla trouver M. le comte de D....., qui employa la recette miraculeuse de son associé G..... Au bout de onze mois, la malade mourut, tourmentée par des souffrances inouïes, après avoir fait appeler des médecins, qui jugèrent que le cancer avait fait des progrès trop considérables, et qu'il était au-dessus des ressources de l'art.

M. B..... consulta madame L. M..... pour un bouton cancéreux qu'il avait au nez : celle-ci, avant de vouloir entreprendre de guérir sa dupe, établit sa condition ordinaire : le malade s'engagea à donner vingt-cinq louis en cas de guérison ; en outre, il s'obligea d'aller une fois par semaine chez ladite dame ; en compensation, il y recevait une consultation qu'il devait payer six francs. Je puis assurer qu'au moyen de cette dernière clause madame L. M..... fait une bonne recette chaque année, ce qui, certes, n'aurait pas lieu au moyen de la première.

Un individu entra à l'Hôtel-Dieu en 1831. Cet homme était malade depuis deux ans : un maréchal ferrant, qui prétendait le guérir, lui avait administré des purgatifs drastiques tellement violens, depuis un an entier, que ce malheureux avait de trente à quarante selles par jour. Peu de temps après son entrée à l'hospice, il succomba. L'estomac était parsemé d'un grand nombre d'ulcérations plus ou moins profondes : ces ulcérations avaient des points durs, des rebords rouges, fermes ; d'autres offraient un aspect blafard et fongueux. Les parois de cet organe étaient considérablement augmentées de volume, ramollies, et infiltrées d'une grande quantité de liquide, qui présentait différens aspects ; dans certains points, les tissus de l'estomac

étaient noirâtres et comme ardoisés ; l'intestin présentait aussi diverses lésions.

« L'abbé de Belzé, prêtre normand, s'avisa de devenir médecin ; il purgea madame la Dauphine vingt-deux fois en deux mois : la princesse s'en trouva fort mal. Mesdemoiselles Bezola et Patrocle, deux de ses femmes de chambre, qui avaient aussi fait usage de la médecine de l'abbé, en contractèrent un dévoiement continuel dont elles moururent. » (Encyclop. anc.)

Huit individus d'une même famille avaient la gale depuis longtemps : ils consultèrent M. P....., qui leur conseilla d'attendre le mois de mai pour la faire passer, ajoutant qu'alors ils se rouleraient tout nus dans une prairie pendant une heure, au moment où il y aurait le plus de rosée, en se gardant bien de passer deux fois par le même endroit. S'en retournant, après un tel manége, chacun claquait des dents et était demi-mort de froid : il en résulta des pleurésies et des pneumonies très-intenses; la gale ne se passa point, et trois succombèrent, probablement à la suite de ces conseils pernicieux.

Il y a quelques années, un charlatan parvint à faire nommer à Paris une commission composée de professeurs de l'École de médecine, pour juger de l'efficacité de son arcane. Notre homme s'était associé un *compère*. Le temps de vérifier ce qu'il avançait arrive : celui qui devait jouer le rôle de malade est conduit à l'hospice de la Charité. Mais avant de commencer l'expérience, on examine le breuvage : l'on reconnaît qu'il est simplement composé d'ail et de vinaigre. Le médecin chargé d'administrer le remède, connaissant la supercherie, ordonna que l'on préparât une composition avec du vinaigre, de l'assa-fœtida, de l'absinthe, de l'extrait de quinquina, qui fût assez semblable, quant à la couleur et au goût, à la potion du charlatan, et on la fit prendre au prétendu enragé : celui-ci fait d'abord mille gestes, mille grimaces, mille contorsions; le charlatan aussitôt de dire que tout ce que l'on voit est une preuve évidente que le remède

produit son effet. Mais bientôt le malade redevenait calme, aussi calme que s'il eût été parfaitement guéri ; il l'était en effet. Fier de son heureux succès, notre imposteur demandait que la Faculté rendît justice à ses talens : la police y pourvut, en le faisant arrêter ainsi que son complice.

« Qui croirait, dit M. *Richerand* (Erreurs populaires), que chaque année la Faculté de Médecine de Paris, consultée par le ministre de l'intérieur, examine plusieurs centaines de ces découvertes, de ces secrets merveilleux, que croient fermement avoir trouvés *des militaires retirés du service, des maires de villages, des personnes honnêtes et charitables, habitant la campagne, des ecclésiastiques, des femmes pieuses*, et quelquefois même des médicastres, qui sont forts sur la foi, quoique faibles dans la doctrine ! Il faut tout voir, tout examiner, ne repousser aucune découverte ; voilà quelles sont les raisons banales avec lesquelles on excuse l'attention accordée à toutes ces inepties. »

Rien n'est plus commun dans les campagnes que ces charlatans connus sous le nom de *rebouteurs*, de *renoueurs ;* ils *excellent* surtout dans l'art de réduire les fractures ; tous leurs talens, toutes leurs connaissances se perpétuent dans la famille ; car il suffit d'être le fils, ou le neveu, ou le gendre, ou bien enfin le cousin d'un de ces hommes étonnans, pour posséder son art à fond. Ils n'ont pas besoin, comme on pourrait le croire, de l'apprendre ; la science est innée en eux. Examinons un peu leurs cures les plus ordinaires : lorsque les fractures sont simples ou parfaitement transversales, la guérison a quelquefois lieu sans difformité, grâces aux seules ressources de la nature ; mais comme elles sont assez souvent obliques, parmi ceux qui leur ont donné leur confiance, quelques-uns restent estropiés pour le reste de leur vie.

Il existe une autre espèce de charlatans appelés *uromânes*, dont toute la science consiste à tromper, pour escroquer l'argent ; ils ont un domestique intelligent qui fait causer adroitement celui qui apporte la fiole d'urine, tout en lui faisant raconter l'accident qui est arrivé. Alors, quand il sait tout, il se hâte d'en instruire son maître. Il

introduit ensuite le porteur d'urine au cabinet magique : il n'est pas douteux que cet homme est fort surpris de s'entendre raconter tout ce qui se passe chez le malade et les circonstances qui ont accompagné l'accident.

J'ai vu l'influence que produit le charlatanisme, même chez les personnes qui n'y croient plus qu'à demi. Un individu a-t-il une maladie chronique ou incurable, souvent les soins du médecin doivent se borner à calmer les douleurs et à prolonger l'existence du malade. Mais les parens s'ennuient de le voir toujours dans le même état ; ils consultent donc cet infortuné et courent chez un charlatan. Tantôt cet homme rare qu'ils vont consulter guérit toutes les maladies, tantôt il possède, comme ils le disent, la médecine *qui fait aller ou venir*. Songez bien que ces demi-crédules emploient tous les moyens possibles pour que le médecin que voit habituellement le malade n'en ait point connaissance ; ils craindraient de recevoir des reproches, et que le peu de confiance qu'ils auraient montré à son égard ne l'empêchât de revenir. Quand la médecine expéditive n'a point emporté le malade, mais qu'elle l'a mis dans l'état le plus inquiétant, on court en toute hâte chercher le médecin qui le voit. Presque toujours celui-ci est fort surpris de ce qu'on lui apprend ; il arrive, questionne les parens et les gens de la maison, qui tour à tour affirment qu'on a suivi en tout ses ordonnances. Il est bien difficile qu'on parvienne jamais à connaître la vérité ; si le malade meurt, c'est vous qu'on accuse, tandis que si le hasard et la nature avaient favorisé le charlatan, sa réputation augmentait aux dépens de la vôtre.

M. *Richerand* s'exprime encore ainsi (Erreurs populaires) en parlant des charlatans : « Ce serait s'arrêter trop long-temps sur le même sujet, et tenter, sans espoir de succès, une entreprise inutile. Rhabilleurs, rebouteurs, renoueurs, médecins d'urines, commères, sorciers, possesseurs de secrets, noueurs d'aiguillettes, j'entreprendrais vainement la destruction de cette tourbe parasite, née de la crédulité des hommes ; on la verrait bientôt renaître plus nombreuse, avec non moins d'ignorance et d'audace. Lorsque le Christ chassa les vendeurs

du Temple, il ne put empêcher que le lendemain ses augustes parvis ne fussent souillés par ceux que, la veille, avait dispersés son fouet vengeur. »

Quel est l'homme qui ne soit point indigné après le récit de faits semblables? cependant arrive-t-il à quelqu'un de vouloir déverser le ridicule et le mépris sur de tels hommes, aussitôt de leurs officieux amis se présentent, qui prennent leur défense avec chaleur. Les uns soutiennent que c'est la jalousie qui vous porte à blâmer ainsi leurs connaissances; les autres prétendent que votre amour-propre se trouvant blessé par les succès qu'ils obtiennent, vous vous efforcez de noircir leur réputation aux yeux de leurs concitoyens. Ceux-ci racontent les guérisons que tels et tels ont obtenues chez différens malades; ceux-là disent qu'il n'y a que le vulgaire qui soit leur dupe; mais ils ignorent sans doute qu'eux, qui se croient séparés de ce vulgaire par leur rang et par leur fortune, échouent assez souvent les premiers contre cet écueil, qu'ils se vantent si bien d'éviter; car, comme l'a toujours prouvé l'expérience, le malheureux supporte avec plus de courage les maux qui le tourmentent que ne le fait le riche, qui s'alarme pour la plus petite chose. Quelques-uns, il est vrai, ne demandent rien par eux-mêmes pour leurs savantes consultations, mais aussi ils vous font payer leurs arcanes au poids de l'or; d'autres ont un *compère* médicastre qui prend pour tous deux, ou ils s'en remettent à votre générosité, convaincus d'avance que vous serez leur dupe. Enfin il y en a qui, avec un air gracieux, comme M. L. F. D..., d'une commune du département de l'Orne, vous disent: Vous ne me devez rien, arrangez-vous avec ma mère ou ma sœur, etc. Celui qui vient d'avoir la consultation tire-t-il de sa poche deux écus de six livres, de peur de le fatiguer en s'en retournant, l'intérêt qu'on lui porte fait qu'on oublie de lui en rendre une partie. Malgré tous ces faits, on trouve des gens qui soutiennent qu'ils ne prennent rien. Il faut avouer que ces zélés défenseurs sont de bien mauvaise foi; ou ils regardent peut-être comme rien une somme quintuple de ce que prendrait un médecin pour une consultation.

Voici textuellement une des ordonnances de M. L. F. D..., pour guérir de l'épilepsie qui s'était développée depuis quelques mois chez un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans.

℥ feuilles de bétoine, de petite sauge, de chaque une petite poignée; fleurs de souci, une pincée; limaille d'acier, une once, pour dix verres d'eau bouillante. Laisser infuser une heure.

Dans les accidens, mettre sous la plante des pieds des raves ou radis écrasés, ou, à défaut, une cuillerée à café de moutarde.

Je laisse à juger des absurdités d'une semblable formule, et de l'amélioration que pouvait en retirer le malade.

Je pense que tous les hommes qui ont mûrement réfléchi sur tous les actes de cette tourbe avilie ont dû facilement s'apercevoir que leur principale mobile n'est point de se rendre utiles à leurs semblables; ils sont convaincus du contraire. *Sed auri sacra fames.* La soif de l'or est ce qui les guide partout et les poursuit sans cesse. Celui-là même qui emploie de pareilles supercheries pour se procurer une existence aux dépens de tant d'autres, qu'il rend ses victimes, ne peut être aperçu sans indignation par l'homme philanthrope. Mais, *à fortiori*, celui qui par l'éducation qu'il a reçue, et par la fortune qu'il possède et la profession qu'il exerce, pourrait vivre sans avoir recours à des moyens aussi bas et aussi vils, ne devrait-il pas être stigmatisé ignominieusement par la justice aux yeux de ses compatriotes, pour être voué à un mépris éternel?

Heureux le vrai médecin, s'il en était encore quitte pour s'entendre décrier par ces imposteurs; mais il y a pour lui quelque chose de plus pénible à supporter que les sarcasmes et les invectives que ces thaumaturges et leurs admirateurs peuvent lancer contre lui. C'est lorsqu'il est appelé auprès d'un malade, victime du plus odieux charlatanisme, dont la vie est prête à s'éteindre, et qui a déjà un pied dans la tombe : c'est alors que sa tâche devient désagréable à remplir. Tourmenté par les parens, qui veulent savoir ce qu'il en pense, il se voit obligé de leur annoncer que le malade est dans un état fâcheux. D'un côté cependant, il a la crainte d'alarmer trop la

famille, de l'autre celle de compromettre sa réputation. Le malade meurt-il, souvent, dans de pareils cas, cette *séquelle* charitable vous attribue sa mort ; guérit-il, elle s'en attribue la guérison; car vous la voyez raconter de tous côtés que les parens avaient eu tort de croire le malade en danger ; d'ailleurs, disent-ils, on a commis une sottise en allant chercher un autre médecin. Cependant ces fourbes, dans la majeure partie des cas, ont abandonné leur victime, lorsqu'ils ont pensé qu'elle ne pouvait plus être rappelée à la vie; et, d'une manière adroite, ils ont fait tout leur possible pour que l'on appelât un médecin, espérant par là se mettre à l'abri des reproches bien mérités que la famille pourrait leur adresser, et éviter les poursuites de la justice. Eh! combien de médecins instruits n'ont point indemnisé, aux dépens de leur réputation, la conscience de certains charlatans, qui doivent seuls se regarder comme la cause de la mort d'un grand nombre de malades! Malgré toutes ces bassesses, ils ont encore l'impudence de se croire des êtres précieux pour leurs semblables; mais par bonheur pour la société le plus grand nombre sait les apprécier et les juger; aussi le plus souvent leur réputation n'est-elle qu'éphémère.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

In morbis acutis, extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.

II.

Morborum acutorum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis. *Sect.* 2, *aph.* 19.

III.

Lassitudines sponte obortæ morbos denuntiant. *Ibid.*, *aph.* 5.

IV.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

V.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos; et in ipsis temporibus mutationes magnæ, tùm frigoris, tùm caloris, et cætera, pro ratione, eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.

VI.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.